

Ce faubourg souffrant « Le plus laid, le plus triste et le plus pauvre de Paris » Ancêtre du 13^e arrondissement, le faubourg Saint-Marcel au début du 19^e siècle, en dépit de son rattachement à Paris en 1736, est mal intégré à la capitale. Quartier périphérique établi au pied du mur des Fermiers généraux, ce bourg misérable et malpropre a mauvaise réputation. Savoyards scieurs de bois et décrotteurs, Auvergnats porteurs d'eau et étameurs, Lyonnais crocheteurs et porteurs de chaises, maçons limousins, Normands tailleurs de pierre, paveurs et marchands de fil : il accueille des miséreux venus de la province pour travailler à Paris ainsi que des personnages en rupture de ban. En bref tout un peuple « barbare », refoulé hors des limites de la cité par la pauvreté ou la flétrissure, dont Louis Sébastien Mercier stigmatise les mœurs dans le « Tableau de Paris » en 1781.

La rue Mouffetard était réputée pour ses cabarets, ancêtres de l'auberge ou du restaurant actuels. Il ne s'agissait pas de cabarets au sens « montmartrois » du terme, avec des numéros d'artistes, mais d'établissements qui vendaient le vin au détail, où l'on dressait la table pour y servir également de la nourriture.



*L'enseigne du chat qui dort – après 1700 - autrefois située 52 rue Mouffetard – M. Carnavalet. Au centre de cette enseigne, un chat somnole sur un coussin, tandis qu'une souris trotte près de lui. Cette saynète prend place dans un encadrement formé d'un cep de vigne chargé de raisins. Le bestiaire des enseignes est varié : bœuf, vache, canard, truie, cochon, rat, souris, cheval... Mais le chat semble être un animal particulièrement

apprécié par les commerçants pour représenter leur magasin. Présent auprès de l'homme depuis l'Antiquité, le chat a une symbolique multiple, qui peut être négative comme positive.



*Une taverne fréquentée par les chiffonniers, rue Mouffetard - 1859 - Léopold Flameng – M.Carnavalet. Les établissements les plus fréquentables attiraient l'élite intellectuelle ; d'autres étaient prisés par une clientèle populaire, parfois proche de la misère ; « les consommations [n'y] coûtaient que dix centimes, on n'y servait pas à manger mais on y mangeait tout de même, car la plupart des consommateurs apportaient leurs repas dans leurs poches » (Warnod).



Chiffonniers ou biffins* Avant 1848, de nombreux biffins sont installés rive gauche, aux faubourgs St-Jacques et St-Marceau (St-Marcel), plus particulièrement rue Mouffetard et sur les pentes de la montagne Ste- Geneviève où ils vivent en symbiose avec le reste population . Mais dans la 2^e moitié du 19^e, la peur de la contamination contribue à leur marginalisation. Ils seront déplacés vers les quartiers limitrophes des fortifs. *Le mot **biffin** signifie d'abord « chiffonnier » au 19^e siècle puis « fantassin » à cause du sac qu'ils portent sur le dos tels les chiffonniers. Il dérive de biffe qui désignait des tissus de qualité inférieure.

La rue Mouffetard, « bourse du chiffonnage » Le chiffonnier de Paris fut un personnage considérable au 19^e siècle, durant une grosse cinquantaine d'années, sous la Restauration, la monarchie de Juillet et le second Empire. *Le chiffonnier – 1869 - E. Manet - Norton Simon Museum, Pasadena, USA

Le rôle indispensable des chiffonniers dans la production de papier La première révolution industrielle procura des presses de plus en plus efficaces, livres et périodiques furent fabriqués à moindre coût, la lecture se développa en même temps que l'éducation et l'alphabétisation. Mais le papier restait une denrée chère, une matière première précieuse, produite à partir de chiffons ramassés dans les rues (ainsi que dans les campagnes) par les biffins ambulants, et c'est dans la capitale que la pénurie de chiffons était la plus aiguë. L'activité s'était développée depuis que le papier avait remplacé le parchemin à la fin du Moyen Âge ; le chiffonnier était l'un de ces petits métiers souvent représenté parmi les «Cris de Paris» sous l'Ancien Régime, auprès du marchand de peaux de lapin ou de la marchande de coco, du décrotteur ou du vidangeur.

La poubelle, mort annoncée du chiffonnier Tandis que ces activités se marginalisaient au cours du 19^e siècle, le chiffonnier, lui, connut son heure de gloire. Jusqu'au moment où la fabrication du papier à partir de la cellulose du bois se généralisa dans les années 1870. En 1883, le préfet Poubelle décida que les Parisiens ne déposeraient plus leurs ordures au coin des bornes, mais dans un récipient fermé auquel on donna bientôt son nom. Ce fut la fin du chiffonnage, car dans la poubelle les chiffons étaient souillés et les os brisés (autre matière première longtemps indispensable pour produire la gélatine, le phosphore des allumettes, ou le noir animal).

Le Marché aux chevaux Le roi Louis XIII, par une lettre patente de 1639, permit l'établissement d'un nouveau marché au sur l'ancienne rue Saint-Victor. A l'abord de ce marché, on construisit en 1760 un pavillon pour loger l'inspecteur chargé de sa surveillance, encore visible rue Geoffroy Saint-Hilaire. Agrandi encore, le marché finit par occuper une superficie d'un peu plus de 17 800 m² entre les boulevards de l'Hôpital et Saint-Marcel. On trouve essentiellement sur le marché des chevaux de peu de valeur, réformés, accidentés, fatigués, usés, qui feront l'affaire des petits maraîchers, des commerçants modestes, de quelques entrepreneurs peu exigeants. Pour voir l'animal convoité en action, on fait appel à un « ouvrier trotteur », seule personne autorisée à montrer un cheval.

Les chevaux sont préparés à la vente avec un soin particulier, telle est la loi du maquignonage. Les ruses sont connues : des dents limés, du gingembre glissé sous la queue en relève le port, un mélange de fleur de genêt à l'avoine cache la pousse (maladie respiratoire), de savantes rations rebondissent les efflanqués (jusqu'à la première suée), on joue des aspérités du terrain pour mettre d'aplomb un cheval défectueux, du soleil ou de l'ombre, on recourt aux teintures et aux postiches, aux narcotiques comme aux excitants...



**Le marché aux chevaux - 1853 - Rosa Bonheur – Metropolitan museum, New York Sur son tableau, Rosa Bonheur a représenté le large mouvement tournant des chevaux à l'extrémité sud de la piste. On aperçoit la coupole de la Salpêtrière au fond.*

Les abords du marché recèlent une quantité de cabarets où s'achèvent normalement toutes les transactions, les cerises à l'eau de vie y sont réputées. Des ateliers de charrons, de carrossiers de bourreliers, de selliers-harnacheurs, de maréchaux-ferrants vivent de la proximité du marché et tolèrent plus ou moins pacifiquement les petits métiers tels que le vendeur de mèches de fouet. Jusqu'à la fin des années 1860, le marché aux chevaux de Paris est situé le long du boulevard de l'Hôpital, non loin de La Salpêtrière.

En 1906, l'opinion publique ne voit plus dans cet « endroit insalubre » - désormais largement tourné vers l'hippophagie – qu'une entrave à la modernité. Une nouvelle pétition recouvrant les souhaits des habitants des XIII^e et V^eme arrondissements est adressée à la Ville : il faut déplacer le marché et construire des logements économiques.